

UNE DEMEURE INACCOUTUMÉE

1.

Depuis 1995, j'essaie de mettre en relation des textes entre eux. Pas par amour de l'intertextualité. Non. Mais à cause de la conviction que deux faisceaux de lumière braqués dans deux directions différentes et se croisant - à un moment donné - dessinent au lieu même de ce croisement, pendant un temps, une *figure*. Une figure humaine et/ou paysagère, immobile et/ou mouvementée, parlante et/ou muette, diabolique et/ou symbolique : mais en tout cas, une figure *en mesure de mettre en scène une part de notre monde*. Cette figure n'existe que dans le regard du lecteur, à un moment donné. Ainsi mon imaginaire se peuple de figures que je pourrai nommer et renommer sans cesse : le faux mazzeru (le jardinier de Brancaziu, le professeur Noël Hannibal Martinucci¹), Protée (Brancaziu², Amédée Mauville³, Philomène⁴, Maria Laura⁵), etc. *Langage, folie, famille* sont, je m'en rends compte maintenant, les lieux communs à ces figures, la notion de famille devant être entendue au sens de toute relation excédant l'individu (amitié, amour, famille proprement dite, collectivité, peuple). J'aime les figures s'essayant à un langage susceptible d'exprimer la folie de leur famille, étant entendu que ces figures se comptent comme un élément parmi d'autres de leur famille. Mais des figures qui *ne collent pas* forcément au système, qui créent un trouble, suscitent un manque, signalent un désir.

Les poètes chantent :

*Continents à la dérive
Qui m'aime me suive
Gouffres avides
Tendez-moi la main*

*Rêves et ravins
Règlent nos moulins⁶*

Il s'agit donc du fonctionnement d'une machine, la machine humaine, et le langage y est prépondérant, c'est notre matière,

¹ Personnage d'une nouvelle de Marie-Gracieuse Martin-Gistucci, "La confession du solstice", in *L'île intérieure*, éditions La Marge, Ajaccio.

² Personnage d'un roman de Jacques Thiers, *A funtana d'Altea*, éditions Albiana, Levie, 1990.

³ Personnage d'un roman de Raphaël Confiant, *Le Nègre et l'Amiral*, Grasset, Paris.

⁴ Personnage d'un roman de Raphaël Confiant, *Notre Dame du Grand Retour*, Grasset, Paris.

⁵ Personnage d'un roman de Jacques Thiers, *A barca di a Madonna*, éditions Albiana, Ajaccio, 1996.

⁶ Extrait d'une chanson d'Alain Bashung, "L'irréel" (paroles A. Bashung et J. Fauque), dans l'album *L'imprudence* (2002).

celle qui accroche la matière du monde, en arrache des lambeaux et avec cela construit ce fameux manteau de ce fameux Arlequin, avatar italien de cette figure vraiment éternelle, poignante et désopilante, vraiment méchante : *l'assoiffé*.

Il semble que la Méditerranée expose à nos yeux, aujourd'hui, un manteau, depuis si longtemps rapiécé la nuit (ou le jour) pour être déchiré le jour (ou la nuit).

En Corse nous avons aussi construit quelques belles ruines contemplées parfois du coin d'un œil (car il faut garder l'autre sur la route ; d'autres poètes nous ont prévenus : à *Ponte Novu le virage est dangereux*) : pont en morceaux n'atteignant pas la rive, monument de pierre plastiqué - et Pierre Bertoncini a décrit⁷ l'autre monument graffité commémorant en ce lieu même d'autres morts - maison-cave évidée, brûlée, exhaussée sur un bord de Nationale, tribune effondrée et empilement de lauzes jusque sous terre.

Ainsi, il semble que la Méditerranée est une construction perpétuelle - dans son essence même - impossible à terminer. Écartelée entre les quatre point cardinaux de nos géographies mentales : Occident du « monde libre », Orient « cruel et enchanteur », Sud arabe, maghrébin, musulman, africain effrayant, Nord apeuré se préparant à frapper, fort. Écartelée entre les quatre temps désignés tour à tour comme premiers, Origine de civilisations unies ou déchirées, Futur encore à imaginer vers l'Europe, Présent de sang et de migrants, Éternité du mythe source encore abondante.

C'est aussi ce qui peut plaire : rien ici n'est facile et tout semble promis au pire. (N'oublions pas cependant que l'olivier, Costanza Ferrini le rappelait fort à propos à Marseille en octobre dernier, est un arbre refuge depuis bien longtemps, l'arbre-lit de ce fameux bandit d'Ulysse : les moments de plaisir et de répit sont donc possibles puisque le mythe le dit).

Que peut la littérature ici ?

Pour répondre, une autre question : de quelle littérature avons-nous besoin, avons-nous le désir d'une littérature ? Une littérature travaillant et contant la matière de ces lieux, de ces peuples, de ces errants ?

SE POSE AINSI LA QUESTION MÊME DU LIEN, de la constitution d'une communauté, d'une circulation pacifique. Et non de la constitution d'un empire, du bien ou du mal. Quelqu'un a-t-il jamais rêvé d'une « grande Méditerranée » ?

Il ne faudrait pas rêver sur ce modèle d'une « littérature méditerranéenne ».

Revenons au réel, multiple, changeant... ondoyant disait Montaigne. Et dans un de ses ouvrages un poète fait dire au vieillard immobile fixant interminablement l'horizon marin - est-il un grand-père porteur de vérité ou un vieux fou muet d'un asile esseulé ? - : « Voi chî site vivi ùn videte u mare

⁷ *L'art du graffiti en Corse*, Pierre Bertoncini, éditions La Marge, Ajaccio.

quant'ellu hè cambiarinu. Dite solu : « u mare », è vi pare d'avè dettu tuttu... Sò cunvintu ch'è vo ùn sapete guasi nunda di i marosuli. Sò un teatru sò, cù e so scene, e so stonde è e so morte. I pudemu misurà sia in stunducce corte sia in minuti stinzati ch'i pare ch'ell'ùn finisceranu ma'più. Eo sò cum'elli nascenu, è dinò quant'elli duranu torna, puru sbrumizzulati in u spechju di l'onda o ind'è l'ochji di quellu ch'i ci si mira. » (*A barca di a Madonna*, Ghjacumu Thiers, éditions Albiana, 1996)⁸.

Donc plutôt qu'une « littérature » (qui suite à nos efforts à tous existera peut-être : c'est-à-dire la somme des institutions permettant lectures, traductions, critiques, productions), **c'est un « imaginaire » qu'il nous faut travailler, non exclusivement « méditerranéen », mais travaillant ici, dans ces lieux que nous nommons - parmi d'autres possibilités - Méditerranée.** Non un « imaginaire » national, ou régional, qui chercherait à dire la vérité ultime des peuples. Plutôt un « imaginaire » axé sur ce qu'Édouard Glissant appelle la « Relation »⁹. Un « imaginaire » qui se confronte donc au multiple, multiples langues, histoires et contes et à la métamorphose, entre oral et écrit, sans révérence excessive pour l'objet livre et encore moins pour la personne de « l'écrivain ». Un « imaginaire » d'entre les terres, se confiant aux vagues mouvantes et à leurs temporalités variables. Convoquant de nouvelles manières d'écrire, non seulement pour décrire les mille histoires et errances qui ont encore lieu entre les rives de cette mer, mais aussi pour prendre en charge tout l'humain.

Vaste programme, me direz-vous... et inattaquable par sa généralité même.

Donc retour aux textes et aux figures concrètes qu'ils nous proposent.

2.

Voici un roman écrit en langue latine par un fils de bonne famille, nous dit-on, qui après avoir voyagé dans la Méditerranée orientale a écrit - il le dit lui-même - un « roman grec ». Nous le lisons encore parce que le personnage principal est transformé en âne et que s'il perd la parole (mais non son esprit et son jugement), il gagne un corps d'âne...

⁸ "Vous qui êtes vivants vous ne voyez pas comme la mer est changeante. Vous dites seulement : "la mer", et il vous semble avoir tout dit... Je suis persuadé que vous ne savez pas grand chose des vagues. Elles sont un vrai théâtre, avec leurs scènes, leurs moments d'existence, et leurs morts. Nous pouvons les évaluer soit en instants très courts, soit en minutes prolongées car il semble qu'elles ne vont plus jamais finir. Moi, je sais comment elles naissent, et aussi combien elles durent encore, même réduites en gouttelettes sur le miroir de l'eau ou dans les yeux de celui qui s'y regarde.", *La Vierge à la barque*, éditions Albiana, trad. Hélène Bonerandi.

⁹ *Poétique de la Relation*, Édouard Glissant, Gallimard, Paris, 1990 mais aussi *Introduction à une Poétique du Divers*, Gallimard, Paris, 1996 : "Aucune opération globale de politique, d'économie ou d'intervention militaire n'est capable de commencer seulement à entrevoir la plus petite solution aux contradictions de ce système erratique qu'est le chaos-monde si l'imaginaire de la Relation ne retentit pas sur les mentalités et les sensibilités des humanités d'aujourd'hui pour les pousser à renverser la vapeur poétique, c'est-à-dire à se concevoir, humanités, et non pas Humanité, d'une manière autre : en rhizome et non en racine unique." (p. 90)

en entier. Il y a là de quoi, effectivement, frapper les imaginations et Lucius est donc un personnage qui restera à la fois dans nos bibliothèques et dans notre imaginaire.

Redevenu homme, Lucius écrit ses aventures, en conteur expérimenté, avec tout l'humour nécessaire pour nous faire croire et supporter tant de mésaventures où tous les vices, tromperies et cruautés dont est capable l'être humain se donnent en spectacle.

Voici comme il commence son récit :

Livre premier

Je vais, dans cette histoire milésienne te conter toute une série d'histoires variées et flatter ton oreille bienveillante d'un murmure caressant - pourvu que tu daignes jeter les yeux sur ce papyrus égyptien, que la pointe d'un roseau du Nil a couvert d'écriture - et tu t'émerveilleras en voyant des êtres humains changer de nature et de condition pour prendre une autre forme, puis par un mouvement inverse se transformer à nouveau en eux-mêmes. Je commence.

« Qui est cet homme, dis-tu ? » - Voici, en deux mots. L'Hymette attique, l'Isthme d'Éphyra, le Ténare spartiate, terres heureuses, immortalisées à jamais par des livres plus heureux encore, voilà depuis toujours le pays de mes pères ; là, j'ai fait mes premières armes, en mon enfance, dans la langue attique. Plus tard, étudiant étranger dans la Ville latine, j'ai acquis au prix d'un grand effort la maîtrise de la langue du pays après en avoir abordé l'étude, sans aucun maître pour me guider. Aussi demandai-je d'avance l'indulgence, si, maniant maladroitement un idiome qui m'est étranger et extérieur, je commets quelque faute. Et d'ailleurs, par lui-même, ce passage d'une langue à une autre s'accorde avec le genre que j'aborde ici, et qui relève de l'art de la voltige. C'est un roman grec que je commence maintenant. Lecteur, sois attentif et tu seras satisfait.

(Traduction de Pierre Grimal, 2002 (1958), Folio, Gallimard.)¹⁰

Je ne sais si tout le monde connaît encore les lieux dont parle notre ami Lucius, mais c'est bien en Grèce (et en Macédoine) que se déroulent toutes ses aventures. Apulée, l'auteur du texte, originaire de l'actuelle Algérie (région de Constantine) avait voyagé dans ces contrées, s'y était converti à un platonisme fortement marqué de mysticisme qui pouvait même accepter les manifestations magiques (je parle sous l'autorité

¹⁰ Liber I. I. At ego tibi sermone isto Milesio uarias fabulas conseram auresque tuas beniuolas lepto susurro permulceam - modo si papyrum Aegyptiam argutia Nilotici calami inscriptam non spreueris inspicere -, figuras fortunisque hominum in alias imagines conuersas et in se rursus mutuo nexu refectas ut mireris. Exordior. "Quis ille ?" Paucis accipe. Hymettos Attica et Isthmos Ephyrea et Taenaros Spartiatica, glebae felices aeternum libris felicioribus conditae, mea uetus prosapia est ; ibi linguam Atthidem primis pueritiae stipendiis merui. Mox in urbe Latia aduena studiorum Quiritium indigenam sermonem aerumnabili labore nullo magistro praeeunte aggressus excolui. En ecce praefamur ueniam, siquid exotici ac forensis sermonis rudis locutor offendero. Iam haec equidem ipsa uocis immutatio desultoriae scientiae stilo quem accessimus respondet. Fabulam Graecanicam incipimus. Lector intende : laetaberis. *Apulei Metamorphoseon*. (Liber I. I.)

des spécialistes, bien sûr). Son récit est donc « bien informé ».

Et pourtant nous voilà en plein dans l'imaginaire : ce que nous lisons existe et n'existe pas.

Pourquoi choisir ce texte ? Même si je trouve les dernier livres bien longs dans la succession des mésaventures et des anecdotes racontées, j'y trouve un intérêt pareil à celui de Lucius : cette passion qu'est la curiosité, le culte des images et des spectacles, le jeu sur les variations, l'entremêlement des tons, le burlesque, la satire. Mais aussi le plaisir des pérégrinations, tribulations, déambulations. Et celui de la voltige : déplacements autant géographiques que linguistiques et littéraires.

Car l'auteur des « Métamorphoses » - nom officiel de « L'âne d'or » - parle pour ceux qui voyagent par les oreilles.

Livre premier

20. - *Moi, dis-je, je crois qu'il n'y a rien d'impossible, mais que la volonté des destins règle tout ce qui advient aux mortels ; vois-tu, à moi, à toi, à tous les hommes arrivent bien des aventures étonnantes, presque uniques, et pourtant racontées à quelqu'un qui ne les connaît pas, elles le laissent sceptique. En tout cas, pour cet homme-ci, je le crois et, par Hercule, je lui suis fort reconnaissant de nous avoir distraits et charmés par un récit aussi intéressant, et d'avoir fait si bien que je suis arrivé au bout de cette route difficile, montante, sans effort et sans ennui. Et c'est là un service dont même ma monture, je crois bien, est satisfaite, puisque sans la fatiguer, me voici parvenu à la porte de la ville, transporté non pas sur son dos mais par mes oreilles.* »¹¹

Voilà peut-être un des enjeux du développement d'une connaissance mutuelle des littératures de Méditerranée : engager à des déplacements imaginaires capables de retirer quelque peine et quelque fatigue aux déplacements réels, souvent contraints, souvent dangereux et angoissants, souvent payants, quelquefois sans retour et sans gain.

À l'issue du premier atelier d'écriture intitulé « Écritures croisées », un des projets parmi d'autres de l'aventure qui s'est nommée « Odyssée 2001 », plusieurs des écrivains publiés, parfois pour la première fois, se sont retrouvés en Provence et ont rencontré quelques-uns de leurs lecteurs : c'était pour moi et pour eux, l'occasion de matérialiser des chemins d'abord imaginés et parce que « le charme d'une agréable histoire » nous avait réunis.

D'autres ouvrages de cette sorte existaient déjà et d'autres viendront après, cependant il reste particulièrement difficile de développer une vraie connaissance mutuelle des littératures

¹¹ 'Ego uero' inquam 'nihil impossibile arbitror, sed utcumque fata decreuerint ita cuncta mortalibus prouenire : nam et mihi et tibi et cuncti hominibus multa usu uenire mira et paene infecta, quae tamen ignaro relata fidem perdant. Sed ego huic et credo hercules et gratas gratias memini, quod lepidae fabulae festiuitate nos auocauit meum credo laetarin, sine fatigatione sui me usque ad istam ciuitatis portam non dorso illius sed meis auribus peruecto.', *Apulei Metamorphoseon*, (Liber I, XX.)

de Méditerranée pour des raisons à la fois économiques et historiques.

Or nous avons un besoin réel de hanter à nouveau cette mer, de fréquenter ses rives, d'interroger sans cesse ses habitants, ses passants, d'écouter encore et encore les récits qui s'y font jour ou les expériences langagières que l'on tente. D'y faire circuler les livres, de les traduire dans l'une ou l'autre de la vingtaine de langues qui se parlent en Méditerranée, de soumettre ces textes aux lectures bienfaisantes de peuples divers.

Ce besoin commande de faire attention, très particulièrement, aux expressions littéraires dans les langues dites « minorées ». On les dit « minorées » parce que leur statut et/ou leur histoire ne leur confèrent pas les moyens de se développer socialement au même niveau que les langues officielles. Pourquoi faire plus attention encore à des livres écrits en sarde ou en corse ? Parce que **ces langues aux échos intermittents sont d'une part, comme toutes les autres, d'abord orales, populaires, attentives à dire le réel des lieux, des travaux et des jours d'une façon souvent différente des langues venues les côtoyer et d'autre part, elles ont besoin d'être soutenues dans leur désir de passer à une utilisation littéraire qui ne va pas de soi. Leur musique, leur rythmique, leur imaginaire sont essentiels pour entretenir la « polyphonie »** dont parle volontiers Thierry Fabre.

Autre point : faire en sorte qu'elles soient des langues d'usage et de création leur permettrait aussi **d'éviter de développer des littératures « identitaires » ou « illustratives »**.

Enfin, cela nous engagerait à bien prendre en compte que toute langue déborde son territoire d'origine et que tout territoire accueille de nombreuses langues (parfois à l'intérieur d'une même langue) : les rencontres linguistiques se font souvent dans les rues des ports et les « minorités ponts » (dont parle Bruno Étienne) transportent des imaginaires qu'il faut essayer d'entendre chez soi.

Lorsque Rinatu Coti a lu en corse des extraits de la nouvelle publiée dans l'ouvrage *Un itinéraire littéraire en Méditerranée*¹² - pour en faire ensuite une traduction personnelle quasi simultanée en français - et qu'il rajouta après l'une de ces traductions : « Et ça, c'est vrai ! », tous les auditeurs étaient d'abord charmés par son passage d'une langue à l'autre mais surtout par la musique du conteur de veillée, celle qui transporte chacun dans des mondes qui auraient pu ne jamais exister pour nous, un monde, comme le dit Amos Oz, "inconcevable qui devient brusquement compréhensible,

¹² *Un itinéraire littéraire en Méditerranée*, recueil de dix nouvelles inédites et contemporaines, Ajaccio, Albiana, 2002.

accessible à nos sens, à nos peurs, notre imagination et nos désirs¹³."

3.

Je serai bref dans ma conclusion.

Ghjacumu Thiers, autre auteur corse à l'œuvre abondante et si importante à mes yeux, a raconté dans un de ses romans, *A Barca di a Madonna*, comment une jeune femme prénommée Maria Laura, obsédée par les mystères de son passé familial, en vient à haïr à mort un certain nombre de personnes ainsi que la ville où se serait déroulé le drame augurant sa naissance : Bastia.

Elle monte sur les hauteurs de la ville, parvient à un endroit que l'on appelle l'*aghja*, l'aire de battage du blé, transformée pendant la Seconde Guerre mondiale en poste de DCA italienne.

L'action se déroule en 1992.

Capitulu 8

*Mughjendu è tirendu petre ùn mi era mancu accorta d'esse falata sin'à custì. Nantu à issa spianata ci era un'aghja, prima. U locu pare fattu à posta da pone ci un'aghja. Ma digià quandu era zitella eo, era un ricordu vechju, quellu di l'aghja. In quelli anni firmava più impressa a memoria di a guerra chè l'aghje è l'altru restu.*¹⁴

Je parlais précédemment des temporalités mêlées dans la contemplation des vagues par un vieillard, positionné sur les hauteurs de cette même ville.

L'un des enjeux d'une connaissance mutuelle des littératures de Méditerranée me paraît être celui-ci : la joie féroce de contempler ces mondes déchirés ou mesquins et imaginer en faire notre maison.

À Aix en Provence, l'auteur israélienne Dorit Zilberman a lu en hébreu la première page de sa nouvelle intitulée « Aimer par le ventre » puis nous a expliqué qu'un jeu de mot était au cœur de ce texte : dans le dialogue entre les deux personnages (deux femmes réunies par l'amour de la danse), sous le mot « aravi » (« arabe » en hébreu) se dévoilait la parole « arouvi » : « mon bien aimé ».

4.

Pour ne pas conclure, je finirai par relire avec vous une des traductions possibles d'une phrase attribuée à Empédocle, d'Agrigente, mangé par l'Etna, et qui dit : « J'ai pleuré et j'ai sangloté à la vue de cette demeure¹⁵ inaccoutumée. »¹⁶

¹³ *L'histoire commence*, Paris, Calmann-Lévy, p.177.

¹⁴ "Tout en criant et en jetant des pierres je ne m'étais même pas rendu compte que j'étais descendue jusqu'ici. Sur ce replat il y avait une aire, avant. L'endroit semble fait sur mesure pour qu'on y place une aire. Mais lorsque j'étais petite fille c'était déjà un souvenir ancien, le souvenir de l'aire. En ces années ce que l'on gardait à l'esprit c'était plutôt la guerre que les aires et le reste.", *La Vierge à la barque*, éditions Albiana, trad. Hélène Bonerandi.

¹⁵ Nom féminin désignant à la fois un "lieu de séjour" et "retard" ou "attente". Mais ce sens temporel s'est aujourd'hui caché derrière son compagnon spatial et les spécialistes du dictionnaire expliquent joliment que les expressions "il y a péril en la demeure" (il y a danger à rester dans la même situation, à attendre) et "mettre en demeure" (mettre dans une situation où l'on est responsable de son retard) sont devenues "inanalysables"...

¹⁶ Fragment 118, dans les *Purifications* : "klausu te kai kokusa idon asunitea koron".

Aix en Provence, décembre 2002.